

A ce nom qui se trouvait à la suite de ceux de tant de princes, l'éclat de rire des étrangers fut violent.

— Coquins! leur dit-il, rendez grâce au portrait dont la garde vous est confiée; sans cela...

Il n'en dit pas davantage et s'éloigna d'eux en promettant de leur faire voir qui il était, et après toutefois avoir su le nom du pays de Zibeline, et le temps auquel il fallait s'y rendre pour tenter l'aventure.

Courtebotte, malgré son grand courage, se trouva rempli de tous les doutes qu'une pareille entreprise aurait pu causer à tout autre qu'à lui; mais comme il était fort connu dans la ville, comme il avait signé son propre nom que les trompettes avaient répété mille fois à la grande risée de tout le monde, et comme ses petits amis le vinrent féliciter en riant sur ses grands desseins, il se douta aisément que le bruit de cet événement devait s'être répandu jusqu'au château de la fée. Il n'osa donc y retourner ni se présenter devant celle qu'il croyait sa mère, surtout après avoir souscrit à l'espérance d'un royaume et d'une belle princesse. Il dit adieu à ses camarades et les assura qu'ils ne le reverraient que roi et mari de Zibeline, ou qu'il mourrait à la peine.

Il partit sans s'embarrasser davantage de tous les propos qu'on tenait dans le pays sur son entreprise. Les provinces en parlèrent après que la cour en eut beaucoup parlé, et cette cour était celle du roi son père et de la reine sa mère, qui ne savaient pas la part qu'ils avaient aux plaisanteries qu'on faisait de Courtebotte et qu'ils faisaient eux-mêmes.

## II



A. N.

COURTEBOTTE, SUR SON joli cheval, cheminait plongé dans ses pensées. Il n'est pas étonnant qu'il eût de profondes rêveries : le souvenir du portrait de Zibeline l'occupait; l'embar-

ras du voyage se présentait à lui; mais l'amour d'un côté, et de l'autre la honte de retourner au château de la fée, lui firent absolument prendre le parti du voyage.

Il lut l'affiche que lui avaient donnée les hérauts d'armes, et ne la trouva que médiocrement claire; elle était conçue en ces termes : « A quatre cents lieues du mont



« Caucase, en montant au nord, vous recevrez vos ordres  
« et vos instructions pour la conquête de la Montagne de  
« glace. » Belle instruction pour un homme qui part d'un  
pays où se trouve aujourd'hui le Japon!

Cependant il s'orienta suivant les connaissances de géographie que la fée lui avait enseignées, et continua sa route. Il évita avec soin toutes les villes, pour se soustraire en même temps à toutes les plaisanteries qu'il avait entendu faire sur son nom : comme il n'avait pas beaucoup voyagé, il n'entendait pas encore la raillerie.

Il couchait donc dans les forêts et croyait se soutenir avec quelques fruits qu'il rencontrait en chemin; mais la fée qui le protégeait, et qui voulait le secourir sans diminuer son courage par la confiance des merveilles, réparait ses forces pendant qu'il dormait, de façon qu'à son réveil il se trouvait toujours frais et dispos. Elle voulut encore, suivant le projet qu'elle en avait formé dès longtemps, le faire passer par toutes sortes d'épreuves.

Une fois qu'il suivait à son ordinaire le sentier d'une forêt, elle le fit attaquer par un monstre, qui tenait du tigre et du léopard. Le combat fut vif; mais Courtebotte à la fin triompha. Ce ne fut pas sans peine, car il en coûta la vie à son cheval. Cette perte lui fut sensible; mais l'ardeur de son courage le soutenant dans cette adversité, il continua son chemin à pied, et arriva enfin dans un port de mer. Il y rencontra un bâtiment qui faisait route à peu près du côté où il désirait aller, et se trouva sur lui encore assez d'argent pour payer son passage. Il partit; mais,

après quelques jours de navigation, il survint une tempête qui lui fit faire naufrage. Il se sauva seul de tout l'équipage, et aborda avec grand'peine dans une île déserte. Ce fut là qu'il eut le temps de faire de sérieuses réflexions; cependant son grand cœur ne se laissa point abattre. Il vécut de la chasse et de la pêche, du moins se le persuada-t-il ainsi, mais plus certainement encore des secours secrets de la bonne Guerlinguin.

Un jour qu'il se promenait assez tristement sur le bord de la mer, il découvrit un vaisseau qui faisait voile de son côté. Il fit des signaux pour demander du secours; mais plus le vaisseau approchait, plus il lui paraissait extraordinaire, et moins il apercevait d'hommes sur le bâtiment; enfin, ce navire vint donner contre la terre; le hasard et la fortune lui firent rencontrer un lit de vase, sur lequel il échoua le plus heureusement du monde. Pour lors Courtebotte fut à portée d'examiner de plus près le vaisseau. Il vit que les mâts étaient des arbres tout couverts





de feuilles, que tous les bordages étaient plantés de petits arbres en taillis, et qu'enfin il ressemblait parfaitement à un bosquet. Surpris de cet objet et de la solitude du bâtiment, il sauta dedans, et ne vit que des hommes réduits à un état affreux : ils étaient sans mouvement, et presque devenus arbres. Les uns tenaient au pont du vaisseau par les jambes, d'autres par les bras.

Courtebotte, touché de compassion, essaya avec le fer d'une de ses flèches de détacher leurs membres du bois qui les retenait. Il en vint à bout, et alors il les porta l'un après l'autre à terre. Il essaya de faire quelques fomentations d'herbes sur leurs membres de bois, et le fit avec succès. Il opéra si bien, qu'en peu de jours ils se trouvèrent en état d'agir et de manœuvrer comme auparavant. L'on imagine bien que Guerlinguin travailla à cette belle cure. Soit par inspiration, soit par une simple réflexion, Courtebotte fit frotter tous les membres du vaisseau avec les mêmes plantes, qui avaient secouru si parfaitement les matelots ; et ce secours fut donné très à propos, car, au train qu'il prenait, le bâtiment serait devenu en peu de temps une grande forêt.

La reconnaissance de ces pauvres matelots fut infinie : il obtint donc aisément d'eux de le conduire où il avait dessein d'aller ; mais ils ne purent lui répondre autre chose aux questions qu'il leur fit sur l'état dans lequel il les avait trouvés, sinon que, passant à la vue d'une côte remplie de bois, un vent de terre assez violent les avait assaillis ; que l'air s'était tout à coup obscurci d'une pous-

sière très épaisse, qui sans doute avait communiqué une vertu végétative à tous les corps, excepté aux métaux ; qu'ils s'étaient trouvés d'abord appesantis ; qu'ensuite, ils avaient perdu le sentiment, et que peu à peu, sans pouvoir l'éviter, le bois les avait gagnés et attachés à lui.

Courtebotte fit ses réflexions sur cet événement singulier, et ne voulant rien négliger de tout ce qui lui arrivait, et qui pouvait être utile ou curieux, il ramassa à tout hasard une assez grande quantité de cette poudre, et la mit dans une boîte, qu'il conserva précieusement sur lui. Après quoi il s'embarqua.

L'équipage de ce vaisseau n'eut pas de peine à quitter l'île déserte, et mit à la voile par le plus beau temps du monde.

Après un mois de navigation nos voyageurs aperçurent la terre, et résolurent de débarquer, tant pour s'instruire de leur route, que pour faire de l'eau, et prendre des rafraîchissements, dont ils commençaient à avoir besoin. Courtebotte descendit dans la chaloupe qu'ils mirent à la mer. Bien qu'ils approchassent de terre, ils ne découvraient point d'habitants ; cependant, ils ne pouvaient douter que la côte ne fût habitée, puisqu'ils remarquaient du mouvement, et que l'on faisait des signaux pour marquer leur découverte, ce qui prouvait clairement qu'on était sur ses gardes.

Quand ils furent plus près encore, ils aperçurent de gros barbets postés le long de la côte comme en sentinelles ; ils en virent d'autres formés en troupes. Ceux qui se



trouvèrent à l'avant-garde, vinrent fièrement reconnaître la chaloupe.

Courtebotte leur dit :

— Eh ! bonjour, mes bons chiens !

Ce fut aussitôt de leur part des mouvements de queue infinis, et des cris qui marquaient leur contentement. Ils firent plus : ils lui donnèrent la patte, ils lui demandèrent s'il voulait les suivre, et s'abandonner à leur conduite. Non seulement il comprit tout ce que je viens de dire, mais il comprit encore qu'ils ne voulaient pas qu'il fût suivi de personne de l'équipage, et que ce n'était qu'à lui seul qu'ils accordaient cette marque de confiance.

La curiosité détermina Courtebotte : il ordonna donc à ses gens de l'attendre pendant l'espace de quinze jours, après lesquels ils pourraient continuer leur route, quand même ils n'auraient point eu de ses nouvelles. Il leur recommanda, cependant, de ménager beaucoup les habitants de l'île pendant son absence, de bien vivre avec eux, et de faire leur provision d'eau et de tout ce qui leur était nécessaire, avec les égards que l'on a pour les peuples amis ; quant à lui, il s'abandonna à la merci de ces bons animaux ; et à demi-lieue de la côte, il découvrit un village assez gros, qui n'était composé que de loges les plus jolies du monde et les plus propres. Il rencontra avant d'y arriver des charrettes traînées par des chevaux et par les autres animaux destinés à cet usage par l'industrie des hommes. Il fut surpris de la culture des terres, et de voir à chaque pas tout ce que la police la plus exacte peut

présenter, et cela, sans apercevoir autre chose que des barbets.

On lui servit des rafraîchissements lorsqu'il fut arrivé à ce petit village, pendant le temps qu'on attelait deux chevaux à une chaise à l'italienne, qu'un gros barbet conduisait comme aurait pu faire le meilleur postillon.

Courtebotte fit dans cette voiture environ une dizaine de lieues, traversant tantôt des villages, tantôt de petites villes, et rencontrant des chaises comme la sienne menées par des barbets, dans lesquelles il voyait d'autres barbets qui le saluaient avec une grande politesse. Enfin, il arriva dans une grande ville et ne douta point qu'elle ne fût la capitale du pays. Tous les habitants étaient aux portes, sur les murailles et dans les rues ; ils avaient été avertis d'avance par un courrier de la confiance qu'avait en eux l'étranger, et de son arrivée dans la ville.

Courtebotte fut infiniment satisfait des exclamations et des caresses avec lesquelles il fut reçu. Quand il eut traversé plusieurs rues droites, bien pavées et bien plantées d'arbres, il arriva à une grande esplanade, au sortir de laquelle il franchit une grande cour, au milieu de deux mille barbets qui faisaient la haie. Ils étaient tondus, avaient des moustaches et presque tous la pipe à la gueule, comme on les voit dans nos pays quand on leur fait faire l'exercice. Il traversa cette grande cour sur laquelle dominait la grande loge du roi, toute brillante d'or et d'azur.

Quand il en fut à une certaine distance, il mit pied à terre par respect, et trouva le roi couché sur un riche tapis



d'étoffe de Perse et environné de petits chiens occupés à lui chasser les mouches. C'était le plus beau des barbets :

il avait les yeux pleins de finesse, la physiologie douce et spirituelle, et la taille infiniment agréable.

Quand il vit Courtebotte, il lui fit cent caresses et lui donna la patte en reconnais-



sance de la confiance qu'il lui témoignait. Ensuite il fit signe à toute sa cour de s'avancer pour faire la révérence à l'étranger; toute cette cour était composée des plus jolis barbets de la petite espèce. Ils avaient tous le maintien poli, et les barbettes surtout étaient on ne peut plus modestes.

Après quelques moments employés à ces sortes de compliments, le roi fit signe à tout le monde de se retirer, et fit appeler un secrétaire d'état, auquel il dicta un compliment sur la douleur qu'il éprouvait de ne pouvoir se faire entendre de vive voix, la langue des chiens n'étant pas facile à entendre. Pour l'écriture, il était assez heureux pour pouvoir employer celle des hommes.

Courtebotte répondit à ce compliment avec la politesse qu'il méritait, et supplia le roi de satisfaire sa curiosité sur tout ce qu'il voyait de surprenant à sa cour et dans ses états.

Ce discours rappela au roi de tristes idées. Cependant, après qu'il eut donné quelques moments aux réflexions qui s'emparèrent de lui, il lui apprit, toujours par le ministère de son secrétaire d'état, qu'il se nommait le roi Biby; qu'une fée voisine de ses états, nommée Marfontice, avait été touchée et frappée de la figure que le ciel lui avait donnée en naissant, et qu'elle avait fait tout son possible pour l'engager à l'aimer et à l'épouser; mais qu'il n'avait jamais pu se résoudre à l'un non plus qu'à l'autre, à cause de l'attachement qu'il avait pour la reine des Indes, dont il était ardemment aimé; et qu'enfin, l'amour de la fée s'étant converti en fureur, elle l'avait métamorphosé et réduit en l'état où il le voyait; que, pour redoubler son malheur, elle ne lui avait ôté que l'usage de la parole, et qu'elle lui avait laissé toutes les autres facultés de l'esprit humain; qu'il se consolait aisément de son propre malheur, si la fée, pour l'affliger encore plus, n'avait exercé la même tyrannie sur tous ses sujets.

Courtebotte comprit aisément par ce discours tout ce qu'il avait vu de singulier dans le royaume, et témoigna au roi la part qu'il prenait à ses malheurs. Mais comme il était naturellement avide de gloire, et curieux de le témoigner, il offrit le secours de son bras avec empressement,



et jura qu'il ne trouverait rien difficile pour obliger un prince qui lui paraissait aussi aimable, et le tirer de l'état déplorable dans lequel il le voyait. Le beau Biby lui répondit que ses malheurs étaient sans ressource, puisque la méchante fée avait dit, dans le cruel instant de sa métamorphose : « Jappe et sois couvert de poils jusqu'au « temps où l'amour et la fortune auront récompensé la « vertu. »

— Vous voyez bien, ajouta-t-il, que c'est être condamné à rester barbet toute ma vie.

Courtebotte en convint avec lui, et se servit cependant, avec avantage en cette occasion, du lieu commun dont on salue tous les malheureux, en lui disant élégamment :

— Il faut que votre majesté prenne patience.

Courtebotte à son tour conta son histoire et les grands desseins dont il était animé. Biby lui donna plusieurs éclaircissements très utiles sur la route qu'il devait tenir, et lui fit même présent d'une carte marine, dont il s'était autrefois servi et que l'on avait toujours conservée dans ses bureaux.

Les deux princes n'eurent pas de peine à se jurer une amitié éternelle, car ils la ressentaient véritablement. Biby voulut reconduire notre héros jusqu'à son vaisseau.

Courtebotte trouva les matelots enchantés de le revoir, et nullement inquiets de sa personne, car ils étaient comblés de présents et de rafraîchissements qu'on leur avait portés tous les jours à bord par ordre du roi.

Ce fut avec douleur que Biby se sépara de Courtebotte ;

mais il voulut absolument lui donner, pour le suivre dans ses voyages, un écuyer qu'il aimait et dont il connaissait la valeur et la capacité ; il le chargea de lui mander avec soin tout ce qui arriverait au prince son ami, et lui ordonna de s'attacher à son nouveau maître comme il l'avait toujours été à lui-même. Cet écuyer, qui se nommait Mousta, quitta le roi avec des regrets inconcevables ; mais il lui promit de s'acquitter dignement de l'emploi dont il l'honorait.

Le vent étant favorable, le vaisseau de Courtebotte mit à la voile. Le chagrin que Biby ressentit de son départ fut exprimé par un hurlement général, qu'il avait ordonné à toutes les troupes qui bordaient la côte.

La navigation fut heureuse. Les voyageurs reconnurent la terre, vers laquelle ils faisaient route, sans avoir éprouvé aucune des disgrâces dont les voyages sur mer sont ordinairement accompagnés. Ils se trouvaient à deux lieues environ du port où ils voulaient mouiller, lorsque Courtebotte pria le capitaine du vaisseau de le mettre à terre. Il lui était assez indifférent d'être mis à la côte, lui, qui n'avait rien à faire dans la ville, et qui n'était pas d'ailleurs en état d'y faire aucune dépense. Il se sépara des bons matelots avec quelque regret de sa part, et beaucoup de chagrin de leur côté.